Palat LII 158 (7

ESOPE AU PARNASSE.

COMEDIE.

De Monsieur. PESSELIER.

Répréſentée pour la premiere fois, ſur le Théatre de la Comédie Françaiſe, le 14. Octobre 1739.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée & augmentée

DE DEUX REPONSES.

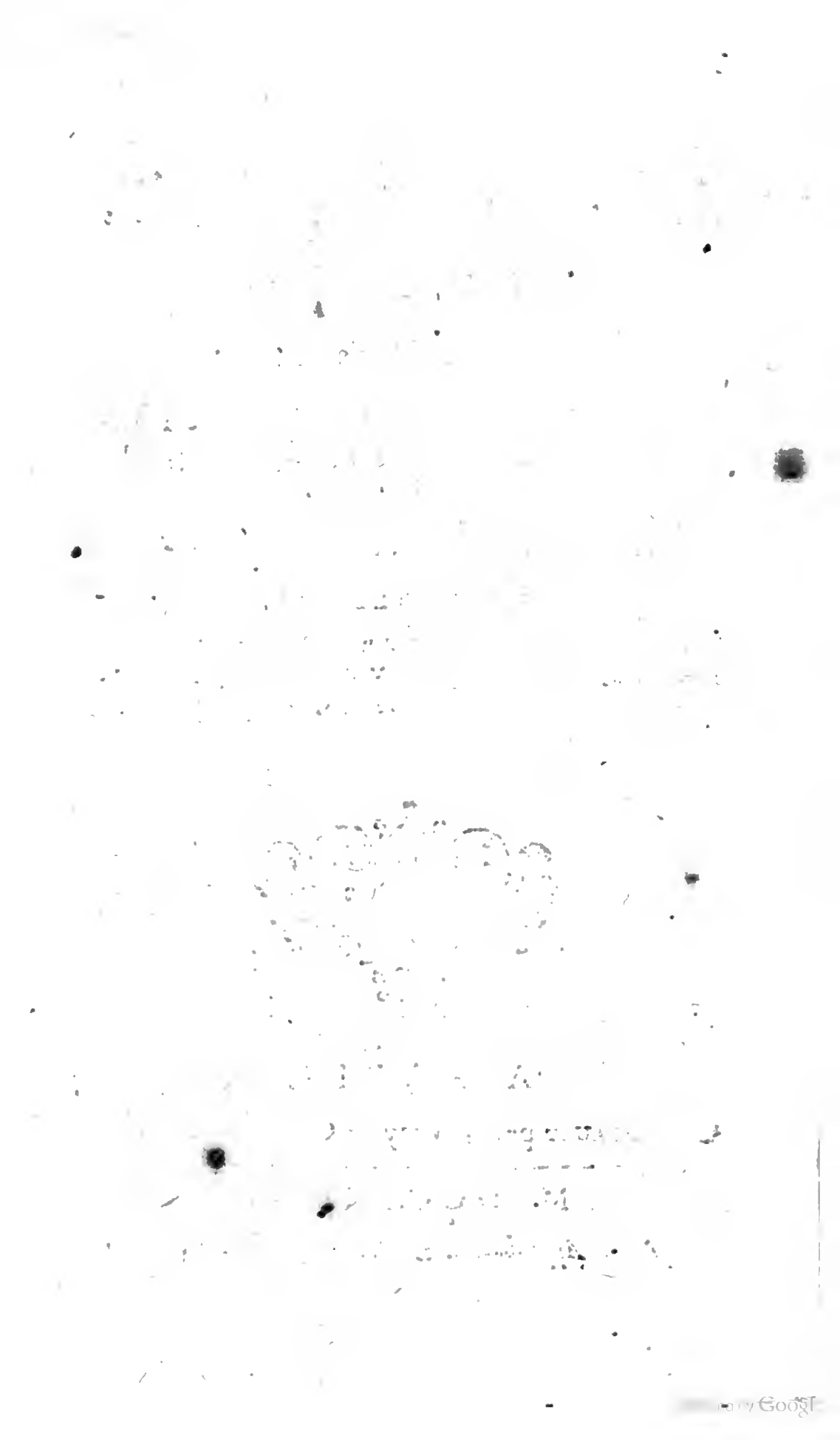
La premiere, à l'Auteur du POUR & CONTRE.
La ſeconde, à la Lettre écrite par Madame la Marquiſe Du***, à une de ſes Amies.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres au Paradis.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A

MES AMIS,

Si je voulois marcher dans la route ordinaire ;
L'arrogante Opulence, ou la fiere Grandeur,
Obtiendroit de ma Muſe un encens mercenaire
Que démentiroit ma candeur ;
Mais, grace aux ſentimens, qu'avec des traits de flâme ;
Vous avez gravez dans mon ame,
Un autre chemin m'eſt preſcrit :
Votre eſprit a guidé le mien dans cet écrit ;
Mon cœur reconnoiſſant au votre le dédie.
En tête de ma Comédie,
Tout autre nom ſeroit proſcrit.
Eh ! de quelle folle eſpérance
Peuvent ſe nourrir les Auteurs,
Qui, ſur d'autres appuis, fondent leur aſſurance ?
Un ſeul, un ſeul ami vaut mille Protecteurs.
Mais, que dis-je ? Eh ! qui peut proteger un Ouvrage,
Mieux que la ſincere Amitié,
De la chûte accablante, & du brillant ſuffrage,

Elle partage la moitié.
Elle fait plus, elle dirige,
Elle assure nos pas dans le sentier glissant
Qui conduit sur la Scéne un Poëte naissant:
C'est elle aussi qui nous corrige,
Qui, sur les foibles traits, cent fois passe & revient.
C'est elle qui pour nous sollicite & prévient
Ce Maître qu'à la fois je crains & je revere;
Ce Parterre équitable, éclairé, mais severe,
Qui, des Fils d'Apollon, dans ses mains tient le sort,
Et les juge en dernier ressort.
Je vous ai vû toujours, contre ma négligence,
Antagoniste généreux,
Pour mon propre interêt, agir d'intelligence:
Avec moi, Censeurs rigoureux;
Vis-à-vis du Public, amis pleins d'indulgence.
Ainsi mon esprit & mon cœur,
Doivent tout, l'un & l'autre, à ce zéle vainqueur
Qui, pour moi, jamais ne vous quitte.
Quant à l'esprit, en ce moment,
Pour une Fable seulement,
Permettez qu'il demeure quitte.
Quant aux dettes du sentiment,
J'entens les payer autrement:
C'est le cœur seul qui les acquitte.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

FABLE.

JE ne sçais où j'ai lû, qu'un jour, certain Ormeau,
Dont le secourable rameau
Soutenoit, sans orgueil, une Vigne naissante,
Lui dit: Eh! de grace, apprens-moi,
Ma chere Voisine, pourquoi,
Déja fertile & floriſſante,
Quoique si jeune encor, par un rare bonheur,
Tu deviens, de ton Maître, & l'espoir, & l'honneur?
Ah! qu'il est beau, répond la Vigne,

De méconnoître ainſi le prix de ſes bienfaits !
Mais des tiens, cher Ormeau, je me rendrois indigne ;
Si je ne publiois les biens que tu m'as faits.
Eh ! que ſerois-je devenuë,
Si, contre les fiers Aquilons
Qui déſolent ces beaux Vallons ;
Tu ne m'avois pas ſoutenuë ?
C'eſt au ſolide appui d'un généreux Voiſin,
Que je dois le bonheur dont il me félicite.

Cette Vigne devoit, à l'Ormeau, ſon Raiſin ;
Ma Piéce, à mes *Amis*, a dû ſa réüſſite.

ACTEURS.

APOLLON.

LA RAISON.

LA RIME.

ESOPE.

CIDALISE, jeune Veuve.

TROTENVILLE, Courrier du Parnaſſe.

ERASTE, jeune homme ſimple.

M. DESBROCHURES.

VALERE, Petit-maître, Auteur.

DANSEURS & CHANTEURS, amenés par la Raiſon.

La Scéne eſt au Parnaſſe.

ESOPE
AU PARNASSE,
COMEDIE.
EN UN ACTE EN VERS.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, ESOPE.

APOLLON.

EH, quoi! ſans me parler, ſans paroître à mes yeux,
Eſope alloit partir?

ESOPE.

Les favorables Dieux
Souvent à nos regards s'offrent par indulgence;
Mais l'Homme, Eſtre imparfait, & foible intelligence,
D'un Habitant des Cieux doit redouter l'aſpect,
Et d'un Eſtre ſi grand s'éloigner par reſpect.

APOLLON.

C'eſt trop de modeſtie & trop de retenuë;
La gloire de ton nom eſt ici parvenuë.
Oüi, je ſçai les bienfaits que la Société
Reçoit de ton génie & de ta probité.

Demeure dans ma Cour, & ſois ſûr d'une place
Digne de tes vertus.

ESOPE.

Moi, reſter au Parnaſſe !
Ah ! Seigneur, ma franchiſe auroit pour ennemis
Preſque tous les Auteurs à vos ordres ſoumis.
Exempt du vain deſir d'une gloire incertaine,
Celui d'entretenir l'ingénu *La Fontaine*
Dans le ſçavant Empire, a ſeul guidé mes pas :
Je retourne content.

APOLLON.

Tu ne partiras pas.
Ecoute le deſſein que mon cœur ſe propoſe,
Et le tien chérira la loi que je t'impoſe,
De la Fable tu fus le premier inventeur :
C'eſt à toi que l'on doit le ſiſtême enchanteur,
Les aimables leçons d'une Philoſophie
Qui parle au cœur avant que l'eſprit s'en défie ;
Sublime dans ſa fin, ſimple dans ſes diſcours,
Pour orner la Raiſon, l'Apologue a recours
A tout ce que l'on voit, à tout ce qui reſpire,
Et tient le monde entier ſoumis à ſon Empire ;
Dans ſes mains le plaiſir produit l'inſtruction.
Toûjours ſupérieure à la diſtinction
Des rangs & des humeurs, des ſexes & des âges,
Dans la pompe des Cours, dans l'ombre des Villages,
La Fable ſe diſtingue, & le bien des Etats
L'éleve quelquefois juſques aux Potentats.
Au Parnaſſe, dis-moi, ſeras-tu moins ſincere ?
Ton ſecours, cher Eſope, ici m'eſt néceſſaire ;
A mes ordres preſſans voudrois-tu t'oppoſer ?

ESOPE.

De mon foible talent vous pouvez diſpoſer :
Mais puiſque l'Apologue eſt vû d'un œil affable,
Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.

LE MOUTON REFORMATEUR.

QUelque part j'ai lû qu'un Mouton,
Sincere, ſimple, & bonne bête,
Choqué des mœurs du temps, ſe mit un jour en tête
D'expoſer, moderne Caton,
Aux autres Animaux les Dogmes de Platon.
Un Mouton, Orateur, n'étoit choſe ordinaire;
Car on n'ignore pas que malheureuſement
L'eſprit & le ſçavoir habitent rarement
Avec une humeur debonnaire.
On affiche donc en tous lieux
Ce Phénoméne curieux.
Dans tel Pré, tel jour, à telle heure,
Maître Robin Mouton en public parlera.
Pas un des Animaux ne fut pris en demeure;
Lions, Ours & Renards, Singes, *& cetera.*
Notre Réformateur, à ce que dit l'Hiſtoire,
Eut un fort nombreux Auditoire.
Il tança de chaque Animal
Ou le ridicule, ou le vice,
Et même il ne parla pas mal
Pour un Orateur ſi novice.
Mais quel fut le ſuccès? Le malin Auditeur,
Sans ſonger aux diſcours, critiqua l'Orateur.
L'un, c'eſt la voix, l'autre, le geſte,
D'autres, le ſtyle, ainſi du reſte:
En un mot, tant fut procédé,
Que le pauvre Mouton de fatigue excédé,
Regrettant, mais trop tard, l'inutile dépenſe
De ſes préceptes ſuperflus,
S'en fut, & n'emporta, pour toute récompenſe,
Que des Ridicules de plus.

De cette Fable je conclus,
Que vouloir réformer les autres,
Eſt toûjours, quoiqu'on faſſe, un métier dangereux.

On agit contre soi, sans rien faire pour eux.
Oublions leurs travers, & ne songeons qu'aux nôtres.

APOLLON.

Mais le soin que de toi j'exige dans ce jour,
Tu l'as pris *à la Ville*, aussi-bien qu'*à la Cour*.

ESOPE.

Je recevois alors d'un plus heureux génie
Des secours que le Ciel aujourd'hui me dénie ;
Et qu'il me soit permis de le dire, Seigneur :
En risquant beaucoup moins, je m'acquis plus d'honneur.

APOLLON.

Travailles sans trembler, & sans t'en faire accroire ;
Peut-être, à cet essai, devras-tu quelque gloire ;
Mais dût-il échouer ; le motif est d'un prix
A te justifier de l'avoir entrepris.

ESOPE.

L'aveugle obéissance est ici mon partage ;
Et j'aurois à rougir d'insister davantage :
Mais il est un bienfait que j'ose demander.

APOLLON.

Il n'est rien qu'à tes vœux je ne puisse accorder.

ESOPE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, avant que je paroisse ;
Faites donc en ces lieux qu'au moins l'on me connoisse ;
Non par le faux dehors que présente l'esprit,
Mais par le fonds d'un cœur qui s'est toujours prescrit
L'irrévocable loi d'exprimer sa pensée,
Sans la croire jamais digne d'être encensée ;
Qu'à vos heureux sujets on daigne m'annoncer ;
Non à titre de Juge habile à prononcer,
Non comme un ennemi qui s'empresse à leur nuire ;
Ni comme un maître altier qui voudroit les instruire ;
Mais comme un écolier, qui, sur des verités,
Cherche à se procurer de nouvelles clartés ;
Mais à titre d'ami, qui de zéle & d'estime,
Vient payer à leur art un tribut légitime :
Si contre leurs défauts, l'amitié quelquefois
M'enhardit à parler, je jure que ma voix

Sera celle d'un cœur qu'aucun fard ne déguiſe.
Pour moi, je leur demande une égale franchiſe.
En les avertiſſant, je ferai peu pour eux;
Mais en me corrigeant ils ſeront généreux.
A ces conditions.... Pardonnez ſi ma bouche
Oſe ſi librement dire ce qui me touche.

APOLLON.

Je te l'avois permis : J'accepte le parti.
Puiſſe cet heureux plan n'être point démenti !
J'apperçois *la Raiſon* ; ſon humeur trop ſévere
L'éloigne de mon cœur, quoique je le revére.
Eſope, à l'adoucir tu pourras t'exercer :
Je te laiſſe avec elle, & je vais t'annoncer.

SCENE II.

LA RAISON, ESOPE.

LA RAISON *d'un ton de prude piquée.*

EH bien, le Dieu des Vers vous a-t'il, ſans contrainte,
Confié contre moi ſes grands ſujets de plainte ?
Ou plutôt l'inconſtant vous a-t'il declaré
D'où vient ſon changement déja trop aſſuré ?

ESOPE *tranquillement.*

Apollon vous eſtime, Apollon vous honore....

LA RAISON *plus piquée encore.*

Il m'eſtime, il m'honore ! ... Eh, m'aime-t'il encore ?
Des feux tels que ſes ſiens durent-ils plus d'un jour ?
Non tout eſt bien changé pour moi dans ce ſéjour.
Eh ! Que venois-je auſſi faire ſur le Parnaſſe ?
Et vous-même, Seigneur, eſt-ce ici votre place ?
Vous êtes raiſonnable ; avez-vous pû penſer
Qu'Eſope, dans ces lieux, pût nous intereſſer,
Et que la Poëſie, en ſoi peu générale,
Pût fournir les ſujets d'une utile morale ?

ESOPE

Eh ! Déeſſe, aujourd'hui, chacun, dans l'Univers,

Connoît, aime, critique, ou compose des Vers.
J'ai de quoi m'exercer sur un si grand mobile.
Il faudroit, je l'avoue, une main plus habile :
Trop heureux dans l'emploi dont je me suis chargé,
Si moi-même d'ici je sortois corrigé !
Mais pardon.... revenons à ce qui vous regarde.

LA RAISON.

Contre un fatal Hymen que n'est-on mieux en garde ?
On me le disoit bien : Vous serez en Prison.
Apollon est-il fait pour aimer la Raison ?
Vous sçavez que *la Prose* étoit ma bonne amie ;
Cette douce union paroissoit affermie,
Lorsqu'Apollon, pour moi, pris d'une vive ardeur,
M'envoya demander par un Ambassadeur.
Je reçus, j'accueillis ce funeste message :
Que j'étois folle, hélas ! de croire Apollon sage !
Cependant il le fut dans les commencemens :
Il m'adoroit, Seigneur ; ô trop heureux momens !
Pouvois-je alors prévoir ma triste destinée ?
Après quelques beaux jours passés dans l'hymenée ;
Mon époux me pria de recevoir chez moi
La *Rime*, à qui, dit-il ; je donnerois la loi.
Je le crus. Mais *la Rime*, esclave prétenduë ;
Chez moi s'est érigée en Maîtresse assiduë ;
Elle commande enfin dans le sacré Vallon.
Ses travers, ses excès, sont connus d'Apollon ;
Il les voit, il les souffre, il n'en fait point mistere ;
D'un infidéle époux voilà le caractere.
Ai-je besoin encor d'un plus long examen ?
Un amour étranger a troublé notre Hymen.
Je ne me plaindrois pas de tant d'indifference ;
Mais la *Rime* emporter sur moi la préférence,
Elle dont le talent n'a jamais enfanté
Que la Monotonie & l'uniformité !
Car, quoiqu'elle s'annonce avec quelque étalage ;
Elle est capricieuse, inquiéte, volage ;
Va-t'on au devant d'elle ? elle évite vos pas ;
Et se montre au moment qu'on ne la cherche pas ;

Sur

Sur tant d'autres défauts, ſon funeſte partage ;
Il ne me convient point d'en dire davantage ;
Mais ſi je méritois des traits d'inimitié,
Devois-je de la *Rime* en ſouffrir la moitié ?

ESOPE.

Non, Déeſſe, croyez que votre époux vous aime ;
Qu'intimément pour vous, il eſt toujous le même ;
Que de quelque froideur ſi l'on peut l'accuſer,
La *Rime* n'eut jamais l'honneur de les cauſer.

LA RAISON.

Cependant il m'évite & j'ignore à quel titre ;
Daignez me l'expliquer & ſervez-nous d'arbitre.

ESOPE.

Votre arbitre ! Non point, s'il vous plaît, en ce cas ;
Le Juge a des devoirs un peu trop délicats.

LE MOINEAU EN CAGE.

JE dirai ſeulement, qu'un jour ſur la fougere ;
Près des filets d'un Oiſeleur,
Un Moineau voltigeoit, ſans penſer à malheur ;
La Jeuneſſe eſt toujours imprudente & légere.
Notre jeune moineau,
Sautant, capriolant, donna dans le panneau.
Voilà mon étourdi fort ſot de l'avanture.
Il ſe vit bientôt encagé.
Mais par bonheur, il fut logé
Chez une aimable Dame, où bonne nourriture ;
Biſcuits, bonbons & confiture,
Rien ne fut épargné. Puis, quand il eut mangé
Arrive ſon aimable hôteſſe,
Qui l'appelle ſifi, petit cœur, mon mignon ;
Que ce ſoit une erreur ou non,
Nous aimons la douceur & la délicateſſe,
Et l'on nous mene loin avec un joli nom.
Auſſi, très ſatisfait d'un ſi doux eſclavage,
Le moineau n'étoit plus timide ni ſauvage,
On le laiſſoit voler en toute liberté.

Mais une Cousine traîtresse,
Demanda l'Oiseau tant vanté,
A sa complaisante Maîtresse,
Qui ne put refuser : l'Oiseau fut emporté,
Et le voilà dans la détresse.
Il étoit, à la verité,
Tout comme ci-devant bien logé, bien traité :
Mais pas une douce parole,
Qui pût le consoler de sa captivité,
Pas un seul joli nom. Que fit-il ? rebuté,
Il prend sa bisque ; zeste, un matin il s'envole :
La Maîtresse vient, se désole,
L'appelle ; mais envain : le Moineau dégouté,
Promit à se fiere beauté
De ne plus revenir, & lui tint sa parole.

L'Hymenée est l'objet de ma comparaison :
L'enjoument en ménage est toujours de saison.
Pour être aimable & sociable,
Une femme n'a pas assez de sa raison ;
La Voliere & l'Hymen étant une prison,
Si l'on ne s'étudie à la tendre agréable ;
L'Oiseau quitte sa cage & l'Epoux sa maison.

LA RAISON.

Esope, je me rends ; votre discours m'enchante ;
Il verse dans mon cœur une douceur touchante ;
La raison doit céder à de bons argumens :
Je vois que la sagesse a besoin d'agrémens.

ESOPE.

Ne mépriscz donc plus ceux que donne la *Rime*,
Ce que vous concevez, c'est elle qui l'exprime.
Toutes deux vous plaisez par des moyens divers ;
Agissez de concert, vous charmez l'Univers.
Votre rivale attend que la Raison l'éclaire,
Et sans elle entre nous vous auriez peine à plaire.

LA RAISON.

Eh ! me répondez-vous qu'elle suive mon goût ?

ESOPE

Daignez vous réünir & je réponds de tout.
Mais quelqu'un qui ſurvient m'empêche de pourſuivre.

LA RAISON.

(*en ſortant.*)

Adieu ! Que ſes conſeils ſont aimables à ſuivre!

SCENE III.

CIDALISE, ESOPE.

CIDALISE, *avec vivacité.*

BOn jour, Seigneur Eſope. Eh bien, de bonne-foi,
Dans le monde, à préſent, que diroit-on de moi,
Si l'on ſçavoit qu'ici je ſuis en tête à tête ?
Et que de plus, mon cœur s'en eſt fait une fête ?
Mais, avec un ſçavant, j'ai crû qu'un rendez-vous
Seroit ſans conſéquence.

ESOPE.

Oui, Madame, pour vous,
Qu'une bonne raiſon contre moi fortifie :
Non, pour moi, dont le cœur de vos yeux ſe défie.

CIDALISE.

Comment donc ! vous ſavez en conter à ravir.
Tant mieux. Vous en ſerez plus propre à me ſervir :
Je vais dire pourquoi. Je ſuis veuve. A mon âge,
On ne tient pas long-tems, ſi l'on veut, au veuvage;
Mais j'aime mon état & n'en veux point changer.
De nouveau cependant on cherche à m'engager.

ESOPE.

Vous mettez le Parnaſſe en frais d'Epitalames.

CIDALISE.

Non. Je ne veux de lui que quelques Epigrames.
Parmi ceux qui pour moi vantent leurs ſentimens,
Se trouvent, par hazard, deux Auteurs. Quels Amans !
L'un eſt un Satyrique, aimable, je l'avouë,

Mais dont l'esprit malin méchament se dévoüe
A critiquer mon Sexe, à railler sans pitié,
De ce vaste Univers la plus belle moitié.

ESOPE.

C'est un Soldat altier, qui se voyant esclave;
Insulte follement au Vainqueur qui le brave.

CIDALISE.

Non, ce procedé-là n'est pas indifferent;
Son Rival me déplaît, dans un goût différent;
Il est moins dangereux; mais combien il ennuye!
Que de fâcheux momens il faut que l'on essuye,
Auprès d'un froid Auteur qui se croit amoureux,
Lorsqu'il a recité sur un ton langoureux,
Avec tout l'appareil d'une fade énergie,
Son insipide Eglogue ou sa triste Elegie!
Ces traits quoiqu'ébauchez, vous font assez juger
Des deux originaux dont je veux me vanger.
Jamais de l'art des Vers je ne me suis piquée:
Mais ces deux hommes-là m'ont tellement choquée;
Que je donnerois tout pour apprendre à rimer.
Ils viennent par leurs vers chaque jour m'assommer;
M'irriter, m'exceder; quelle seroit ma joye
De pouvoir les payer de la même monnoye!
Pour avancer l'effet de mon ressentiment,
Ne fût-ce qu'en Chansons; il faut dès ce moment,
Que dans l'art de rimer vous me serviez de maître.

ESOPE.

Eh! pour mieux vous vanger vous n'avez qu'à paroître;
En voyant tant d'attraits, est-il quelque Censeur,
Qui d'un sujet soumis ne prenne la douceur?

CIDALISE.

Vous éludez le fait avec délicatesse:
Mais le joli détour de votre politesse,
M'est de votre refus un sûr avant-coureur.
Victime, je le vois, de la commune erreur,
Vous vous imaginez que l'esprit, la science,
Sont de trop chez mon sexe. Oh! je perds patience;
Quand je vois que l'on veut enchaîner notre essor;

Je soutiens que les Vers sont de notre ressort.

ESOPE.

Eh ! quel audacieux prétend vous interdire
Le pouvoir de penser & le talent d'écrire ?
Votre sexe au Parnasse a fourni des Saphos,
Et Phœbus n'est jamais plus content qu'à Paphos ;
Pour un seul Apollon on compte ici neuf Muses.

CIDALISE.

Vous nous louez toujours & voilà de vos ruses !
Dupes de cet encens que vous nous prodiguez,
Au sein de l'ignorance où vous nous reléguez,
Nous n'appercevons pas, ô sottes que nous sommes !
Le larcin important que nous ont fait les hommes.
Leur feinte servitude est une trahison,
Qui tient réellement notre esprit en prison.
Vos douceurs sont pour nous des injures mortelles.
Semblable à ces enfans, qu'avec des bagatelles
On appaise, on amuse, on captive avec art,
Tandis qu'un Précepteur étudie à l'écart :
Notre sexe, content des bijoux qu'on lui donne,
De cent colifichets que le votre abandonne,
Au milieu des Rubans, des Mouches, des Pompons,
Et d'autant d'autres riens dont nous nous occupons,
Commande à sa Toilette, y borne son empire,
Tandis que de nos jeux l'homme ne fait que rire ;
Et que les critiquant du fonds d'un Cabinet,
Il y met contre nous une satyre au net.
Vous m'en ferez raison ! je prendrai ma revanche,
Ou nous verrons beau jeu.

ESOPE.

Vous avez carte blanche.
Les hommes sont toujours prêts à vos obéir,
Et jamais leur dessein ne fut de vous trahir.
Votre sexe a reçû mille attraits en partage ;
Si de quelque savoir le notre a l'avantage,
Il le doit au desir de briller à vos yeux.
Et n'est-il pas cent fois, plus doux, plus glorieux
D'inspirer les bons Vers que de savoir les faire !

Quelle est de chaque Auteur la pricipale affaire ?
De vous faire approuver les fruits de leurs travaux ;
C'est vous qui nous aidez à vaincre nos Rivaux.
Telles qu'un Roi qui nomme, assis sur la barriére ;
Ceux qu'il faut couronner au bout de la carriere.
Les Belles, présidant aux jeux des beaux esprits ;
Doivent distribuer, non disputer les prix.

CIDALISE.

J'entrevois les ressorts de votre politique.
Vous craignez que les Arts, par nous mis en pratique ;
N'obscurcissent un peu cet éclat imposant,
Dont vous ne jouissez qu'en nous tyrannisant.

ESOPE.

LES SIRENNES.

VOus savez tout ce qu'on raconte
Des Sirennes & de leur chants ;
A ce propos, je sçais un Conte.
Non contentes, dit-on, de leurs accords touchans ;
Qui font d'elles autant d'Armides,
Ces Musiciennes humides
Présenterent un jour une Requête aux Dieux ;
Exposant que leurs voix n'avoient point de pareilles ;
Mais que leurs traits peu gracieux,
Des voyageurs blessoient les yeux
Autant que leur Musique enchantoit les oreilles.
Elles conclurent, sans façon,
Qu'on avoit eu grand tort, & qu'il étoit bizare
D'avoir joint une voix si rare
A la figure d'un Poisson.
En un mot, elles demanderent
Tous les traits de la femme, afin d'être, à la fois ;
Belles par la figure ; autant que par la voix.
Voici ce que les Dieux sur cela décidérent.

Entre Nous il est arrêté
Que, vû le sage but de nos loix immortelles ;

Les Sirennes reſteront telles
Qu'elles ont toujours été ;
Leur voix ſeule a déja cauſé tant de naufrages !
Eh ! quels ſeroient donc leurs ravages,
Si l'on y joignoit la beauté ?

Comparez maintenant les Dames aux Syrennes :
A la Philoſophie elles parlent en Reines ;
Déja contre leurs traits nous ne ſaurions tenir :
Si le ſçavoir s'y joint, qu'allons nous devenir ?
Les ſexes ſont égaux : vous parlez pour le votre,
Moi, j'oſe vous prier d'avoir pitié du notre.

CIDALISE.

Vous ne connoiſſez pas notre ſexe vraiment,
On ne l'appaiſe pas avec un compliment.
Vous refuſez des Vers à ma juſte colere ;
Je vais tracer en Proſe un écrit circulaire ....
Oui, je vais, à mon tour, critiquer, affadir
Tous ceux qui de leurs Vers ſont venus m'étourdir.
Je n'en excepte aucun ... Monſieur le Fabuliſte,
Ne déſeſperez pas de vous voir ſur ma Liſte.

(*Elle ſort*)

ESOPE.

Quel aimable courroux ! En toi, ſexe vainqueur,
Tout, juſqu'à ton dépit, enchante notre cœur.
Mais que me veut cet homme ? A ſa mine j'augure,
Qu'il a l'eſprit comique, autant que la figure.

SCENE IV.

ESOPE, TROTENVILLE.

TROTENVILLE.

AU grand Eſope, enfin, je m'annonce, je croi ?

ESOPE.

Le mot de grand rayé, Monſieur, ce ſera moi.

TROTENVILLE.

Je suis, pour vous servir, le Courtier du Parnasse ;
Et même avec honneur, je remplis cette place.

ESOPE.

J'ignorois jusqu'au nom de cette qualité ;
Et je n'en conçois pas encor l'utilité.

TROTENVILLE.

J'achalande un Auteur qui ne fait que de naître ;
De le faire faillir je suis aussi le maître :
Car tout est, ici bas, un commerce, un trafic ;
Et c'est sur ce pied-là qu'on s'affiche en Public.

ESOPE.

Je deviens importun & vous fais mes excuses ;
Mais qu'est-ce donc encor qu'achalander les Muses ?

TROTENVILLE.

Avez-vous jamais vû, lorsque d'un vin clairet
Un Marchand peu connu remplit son Cabaret,
Députer au Public un Quidam qui s'écrie :
Messieurs, à tant le Vin, & non du Vin de Brie ;
Mais du fin, mais du bon, mais du franc, du Bourgeois ;
Personne n'en veut-il, une, deux & trois fois ?....

ESOPE.

Prenez-vous, pour les Vers, même soin, je vous prie ?

TROTENVILLE.

Justement : en Public je les prône & les crie.

ESOPE.

Cet emploi-là vraiment est meilleur dans le fonds
Que je ne le croyois.

TROTENVILLE.

Oh, je vous en réponds !
Aussi je ne m'y vois parvenu qu'avec peine ;
Pour monter à ce grade, on se met hors d'haleine ;
Il m'a fallu passer par cent dégrez divers.
D'abord, je fus valet d'un bon faiseur de Vers ;
Cela décrasse un homme : & d'une aîle hardie,
Je volai sur la Scene, où de la Comédie ;
Je devins le Moucheur en titre ; & le premier ;
Je fis voir au Public le fin de ce métier.

Puis

Oui, je ſçus lui prouver, que, quoiqu'il puiſſe dire,
Un excellent Moucheur mouche toujours ſans rire.
Dans la ſuite je fus commis dans un Caffé,
Puis, maître Colpoteur; c'eſt où j'ai triomphé!
Mes talens ont, pour moi, débauché la fortune;
Une foule d'Auteurs en tout lieu m'importune.
Eh! Monſieur, me dit l'un, prônez bien mes Romans,
Et ſur-tout ayez ſoin d'avertir les Mamans,
Qu'au tourment de l'amour mon Livre remedie.
Si vous faites, mon cher, prendre ma Tragedie,
Dit un autre, en honneur, je vous donnerai tant;
Et tant, dit un troiſiéme, à compter dès l'inſtant,
Si vous me promettez, parole d'honnête homme,
De faire ſiffler tel: & ce tel qu'il me nomme
Veut me faire lui-même un excellent parti,
Si, par moi, ſes Rivaux en ont le démenti.
Aujourd'hui, par exemple, une Piéce nouvelle
D'un bon nombre d'Auteurs intrigue la cervelle,
Et je me ſuis chargé de la faire échoüer.
Oh! Parbleu, c'eſt l'Auteur que nous verrons joüer!
Voulez-vous aſſiſter à ſon heure derniere?
Je ſaurai vous placer de la bonne maniere.
Trente Auteurs, qui ſe ſont cottiſez pour les frais,
M'ont promis vingt écus ſi je les ſatisfais.
Voulez-vous ajouter quelque choſe à la maſſe
Pour l'expedition?

ESOPE.

Eh! quoi? ſur le Parnaſſe,
Parmi ceux dont l'eſprit, le ſçavoir & le goût
Eclaire l'Univers de l'un à l'autre bout,
Regneroit cette noire & baſſe jalouſie,
Dont vous dites, Monſieur, que leur ame eſt ſaiſie?
Au mérite naiſſant on fait donc le procès?
On ſe croiroit déchû, s'il avoit du ſuccès.
Eh! ne devroit-on pas, de toute ſa puiſſance,
Proteger le talent foible dans ſa naiſſance,
Encourager les Arts, même par vanité,
Pour voler avec eux à l'immortalité?

Que les Auteurs ne ſoient jaloux de la victoire ;
Que pour contribuer à la commune gloire.
Sujets du même Etat, membres du même corps,
Qu'ils cherchent à former, par d'aimables accords,
Ce concert merveilleux, cette heureuſe harmonie,
Qui ſeule peut au cœur égaler le génie.
Sages Républiquains, qu'ils ſçachent immoler
De vains reſſentimens trop prompts à s'exhaler,
Aux interêts d'un Corps que leurs débats terniſſent :
Contre leurs ennemis, eh ! qu'ils ſe réuniſſent.
Eſt-ce par des tranſports, qu'il faudroit étouffer,
Que du couroux des ſots ils pourront triompher ?
Non ; l'Eſprit, dans ces feux que la colere attiſe,
Apprête follement à rire à la ſotiſe.
Le vulgaire décide, injuſte ſpectateur,
Sur un ſeul Ecrivain, de tout le peuple Auteur.
Qu'arrive-t'il ? les Arts traduits en ridicule,
Font, qu'au ſeul nom d'Auteur, l'Auteur même recule.
L'abus que quelques-uns ont fait de leurs talens,
Attache un deshonneur à ces dons excellens.
De vos diviſions votre honte eſt la fille :
Ah ! quand ne ferez-vous qu'une même famille,
Dont le Public intégre, indulgent, éclairé,
Soit, & le tendre Pere, & l'Ami réveré.
Eleves d'Apollon, quels travers ſont les vôtres ?
Loin de vous dégrader ainſi les uns, les autres,
Loin de vous déclarer, par des traits malheureux,
Inutiles amis, ennemis dangereux,
En de honteux excès loin d'épuiſer la verve,
Que d'un génie heureux tout le feu ſe reſerve,
Pour donner au Public, ſon Juge & ſon apui,
Des écrits dignes fils & de vous & de lui.

TROTENVILLE.

Mais ne voulez-vous pas du moins que je vous prône ?
Ma main, dans le Public, peut vous dreſſer un thrône,
Si je parle pour vous, n'ayez point de ſouci.

ESOPE.

J'en aurois encor plus.

TROTENVILLE.

La raiſon ?

ESOPE.

La voici.

LE ROSSIGNOL ET L'ASNE.

LE Roſſignol, un jour, voulut lever boutique
De Menuets, de Rigaudons ;
Habile comme il eſt pour les jolis fredons,
Il auroit dû compter ſur nombreuſe pratique :
Mais les gens à talens, fort ſouvent ont beſoin
Que de leur gloire on prenne ſoin.
Pour exercer l'emploi d'Achalandeur à gage,
(Métier qu'il avoit fait déja plus d'une fois,)
Un Aſne vint s'offrir à l'amphion des Bois,
Et tint à peu près ce langage.
J'ai bonne jambe & forte voix ;
Laiſſez-moi faire, avant deux mois
Je vous mets en pratique, & même je m'engage
A vous faire accueillir dans les Palais des Rois.
Le marché ſe conclut : l'Aſne ſe met à braire
Pour accréditer le Concert ;
Mais de Martin Crieur, le tapage ne ſert
Qu'à rendre au Roſſignol tout le monde contraire.

Dans le monde il en eſt aſſez
De ces hableurs intereſſez.
Ils ne ſervent pas davantage.
L'Ecrivain qui ſe livre à leur zéle impoſteur,
L'Ouvrage tombe-t'il : Adieu l'Adulateur ;
Il s'en fuit ; mais il a le bon lot en partage ;
Et fort ſouvent le pauvre Auteur
En eſt pour les droits de Courtage.

TROTENVILLE *en colere.*

Hom ! votre humeur cauſtique ici jette ſon feu ;
Mais, faites quelque Piéce, & nous verrons beau jeu.

(*Il ſort.*)

ESOPE.

Mais ! j'aperçois la Rime ; Eh ! que me voudroit-elle ?

SCENE V.

ESOPE, LA RIME.

LA RIME *follement.*

JE vous cherchois, Seigneur ; grande, grande nouvelle !
J'ai volé tout exprès pour vous en faire part ;
Devinez ce que c'eſt ?

ESOPE.

Je ne ſçai....

LA RIME.

Mon départ.
Oui, mon départ : on veut me bannir du Parnaſſe :
Et devinez encor d'où me vient la ménace ?
De la Raiſon : Eh bien, le trait eſt-il plaiſant ?
Je le trouve pour moi tout-à-fait amuſant.
La Raiſon veut entrer en lice avec la Rime !
De mon trop d'agrémens elle me fait un crime :
Mais, quelle eſt ſa manie ! attaquer mes Autels ;
Quand je la laiſſe en paix ennuyer les mortels.
De mes charmes, dit-on, elle eſt un peu jalouſe.
Qu'on eſt ſotte, grands Dieux ! lorſque l'on eſt Epouſe !
Eſt-ce ma faute, à moi, ſi j'ai quelques attraits ?
Dois-je, pour la calmer, envelopper mes traits ?
Eh ! voila ce que c'eſt qu'une prude ennuyeuſe,
Qui, biſarre & cauſtique autant que vertueuſe,
Détrempe triſtement, & d'abſynthe & de fiel,
Des momens qu'elle eût pû n'arroſer que de miel ;
Qui fuit les Ris, les Jeux, & les graces badines,
Et ne ſçait des vertus cueillir que les épines.
Ne peut-on être ſage & charmante à la fois ;
Commander aux déſirs, ſans étouffer leurs voix,
Se prêter à ſes gouts, ſans ſe laiſſer ſeduire ;
Epurer les plaiſirs, & non pas les détruire ?
Mais non, en décriant les dons qu'elle n'a pas,

La Raiſon s'imagine acquerir des appas.
Je ris de tout mon cœur des efforts d'une prude,
Qui, pour nous plaire, affecte un air dur, un ton rude;
Et qui, d'une rivale augmentant le crédit,
En croyant ſe vanger, s'attriſte & s'enlaidit.

ESOPE.

Ce diſcours, par exemple, eſt des plus raiſonnables;
Et jamais vos leçons ne ſeroient condamnables
Si, ſur le même ton, vous nous parliez toujours:
Mais, pour un bon moment, combien de mauvais jours!

LA RIME.

C'eſt que, pour me fixer, il eſt une ſcience:
On ſe perd, avec moi, par trop d'impatience;
Je m'échape au moment que l'on croit me tenir.
(d'un ton ironique.)
De ces lieux cependant on voudroit me bannir!
Riez en donc un peu, car rien n'eſt ſi comique
Que de voir la Raiſon, d'un ton academique,
Mandier gravement le ſuffrage important
De ſujets, que je puis lui ravir à l'inſtant.
Je ne m'oppoſe point à ſes progrès rapides.
Il ſied bien aux grands cœurs de paroître intrépides!
Mais, que je diſe un mot, & je veux, devant vous,
Voir tous les Conjurés tomber à mes genoux.
Eh! que feroit, ſans moi, l'Empire Poëtique?
Bientôt ce Corps fameux ſeroit un Corps étique.
On veut, dans ces cantons de la vivacité,
Du feu, de l'agrément, de la legereté:
On trouve tout cela chez moi, ſans qu'on y penſe.
Sont-ce là les faveurs que la Raiſon diſpenſe?
Dût elle, de ſang froid, & d'ennui redoubler,
Je doute qu'elle puiſſe en ces lieux me doubler.
Pour les pauvres Auteurs, hélas! que feroit-elle?

ESOPE.

Voulez-vous écouter une Fable nouvelle?

LE BURIN ET LA LYRE.

CHez un amateur des beaux Arts,
Un *Burin* se trouva tout auprès d'une *Lyre* :
De ceux qui de Bellonne affronte les hazards,
L'une chantoit les noms, l'autre les faisoit lire :
Mais, trop fiere des sons vainqueurs
Dont elle flatte notre oreille,
La *Lyre* se crut sans pareille,
Et contre le *Burin* lança des traits moqueurs.
Ah ! mon pauvre voisin, que je plains, lui dit-elle,
Ceux que tu veux transmettre à la postérité !
Ta pésanteur, égale à ta solidité,
Doit porter à leur gloire une atteinte mortelle :
Et de plus, ta lenteur est telle
Qu'avec toi, n'en déplaise à ta capacité,
L'on arrive bien tard à l'immortalité.
Va, contente-toi de m'entendre,
Puisqu'en vain tu voudrois prétendre
A mon ton, à ma grace, à ma légereté.
C'est moi, qui des Héros sers bien la vanité.
Se plaint-elle jamais que je la fasse attendre ?
Je les vois à l'envi briguer mon amitié.....
Eh ! tes discours me font pitié,
Répondit le *Burin*, bien plus qu'ils ne me fâchent.
Je dirai, sur ta voix, tout ce que tu voudras :
Mais, si tes cordes se relâchent,
Dis-moi ce que tu deviendras ?
Tu ne produis jamais qu'un son vain & frivole,
Qui naît rapidement, & de même s'envole,
Si le *Burin* ne fait revivre tes accords :
C'est moi seul qui te donne un corps.
Des Héros vainement tu chanterois la gloire,
Si je ne prenois soin de leurs faits éclatans :
C'est par moi, que gravez au Temple de Mémoire,
Ils bravent l'injure des tems.

La *Raiſon*, ſur la *Rime*, a le même avantage.
La *Rime* ne produit qu'un inutile ſon,
A moins qu'elle n'emprunte un corps de la Raiſon.
Celle-ci brille moins, & dure davantage.

LA RIME.

Vous donnez, je le vois, dans un faux préjugé;
Ainſi le vrai mérite eſt toujours outragé.
En voulant me bannir, on m'accrédite encore.
J'aime à voir les Auteurs, que mon talent décore,
Faire, pour me quitter, des efforts ſuperflus,
Et rimer, en jurant qu'ils ne rimeront plus.
(En ſortant.)
Ouais! cet homme eſt doué d'un pouvoir qui m'étonne!
Je ſens que mon caprice avec lui m'abandonne.

SCENE VI.

ESOPE, M. DESBROCHURES.

M. DESBROCHURES, *d'un ton peſant.*

SI le zéle rendoit un Vieillard plus actif,
Mon hommage eût été bien plus expéditif:
Mais, Seigneur, à mon âge, on ne va pas fort vîte;
Et j'étois sûr, d'ailleurs, de vous trouver au gîte.

ESOPE.

Tous les tems ſont égaux pour me faire un honneur
Que je reçois de vous à titre de faveur.

M. DESBROCHURES.

Ecoutez: Vous voyez en nous un homme en place,
Nourri chez les neuf Sœurs, vieilli ſur le Parnaſſe,
Doyen des Habitans de ce fameux Vallon,
Le Syndic de ſon Corps, & l'Adjoint d'Apollon.

ESOPE.

Sur ces triſtes brillans, & ſur votre origine,
Vous êtes grand Auteur, à ce que j'imagine?

M. DESBROCHURES.

Dieu m'en garde! Je ſuis quelque choſe de mieux;

ESOPE *étonné.*

Ah ! ah ! Mais quel est donc votre emploi dans ces lieux ?

M. DESBROCHURES.

Mon emploi ? Demandez-le aux Auteurs ? Leurs Ouvrages,
Sans moi, n'auroient jamais que des maigres suffrages.
Plus d'un célebre écrit, dans un affreux oubli,
Sans mes soins généreux, seroit enseveli.
J'aime les Ecrivains, je prens soin de leur gloire ;
Ma maison est, pour eux, le Temple de Mémoire.

ESOPE.

Fort bien ; des Gens Lettrés liberal amateur,
Vous leur faites chez vous un destin enchanteur.

M. DESBROCHURES.

Vous ne m'entendez pas, je croi ; je suis Libraire,
Et votre serviteur.

ESOPE.

Oh ! c'est une autre affaire.
Et votre nom, enfin ?

M. DESBROCHURES.

Desbrochures, Seigneur.

ESOPE.

C'est un nom à la mode & qui vous fait honneur.

M. DESBROCHURES.

Pour deux siécles au moins j'ai sçu le rendre illustre ;
Et, chaque jour encor, j'en augmente le lustre.

ESOPE.

Ainsi, vous debitez bien des livres nouveaux ?

M. DESBROCHURES.

Les affiches, Seigneur, couvrent tous nos Panneaux :
Mais toutes, entre nous, ne sont pas à l'épreuve.
Il est cent nouveautez pour une chose neuve.
J'achete en gros les Vers, & les vends en détail :
Mais, que la Gent-Auteur est un fâcheux bétail !
Ils nous rançonnent tous ; & par leur tyrannie,
A contribution mettent la Compagnie.
Le plus mince d'entr'eux veut nous donner des Loix.
N'a-t'on pas néanmoins plus de peine, cent fois,
A vendre leurs écrits, qu'ils n'en ont à les faire ?

ESOPE.

ESOPE.

Je ne m'engage point à juger cette affaire.

M. DESBROCHURES.

J'en ai la preuve en main ; & c'eſt à ce ſujet
Que j'oſe vous prier d'appuyer mon projet.
Il s'agit, ſur ce point, de me rendre juſtice.
Je veux que de l'Arrêt le Pinde retentiſſe ;
Je le ferai par tout afficher, publier,
Afin que nul Auteur ne puiſſe l'oublier.
Les piéces du Procès ſont déja ſurannées ;
Car j'ai compté, Seigneur un bon nombre d'années,
Depuis le jour fatal qu'un Afficheur maudit,
Que Megere apoſta, pour me faire dépit,
Vint coller à ma porte, en tête ſans cervelle.
Le ſuperbe placard d'une Piéce nouvelle :
L'Ouvrage étoit tragique, il charma tout Paris.
Pour le plus grand ſuccès on faiſoit des paris :
En effet, au Parterre on ſe mettoit en piéces.
Vivat ! s'écrioit-on, c'eſt la Reine des Piéces !
Je la vis à mon tour, & même elle me plût.
L'Auteur vint ; à grands frais le marché ſe conclut ;
Mais cet Ouvrage enfin, ſi beau, ſi pathétique,
Après l'impreſſion, fut mon garde-Boutique.

ESOPE.

Certes, le trait eſt noir.

M. DESBROCHURES.

Je veux m'évertuer :
Pour contraindre l'Auteur à me reſtituer.
Je me reſtrains, par grace, aux trois quarts de la ſomme ;
Ne pourriez-vous m'aider à reduire cet homme ?

ESOPE.

Doublez-vous de l'Auteur la rétribution,
Quand l'ouvrage fournit plus d'une édition ?

M. DESBROCHURES.

Non ...

ESOPE.

Et vous prétendez que l'on vous reſtituë ?
Sur cet article en vain votre eſprit s'évertuë.

La loi doit être égale : Et puiſque l'Ecrivain
N'en eſt pas mieux payé, quelque ſoit votre gain ;
Celui dont le Public ne veut point faire emplette,
N'en doit pas moins avoir la ſomme bien complette.
En Piéces de théatre, on eſt sûr d'échouer,
Si l'on en juge mal, en les voyant jouer.
La Fable que voici prouve que la bévûë
Vient de n'avoir pas pris le juſte point de vûë.

L'OPTIQUE.

DAns un vaſte Salon que ſa main décoroit,
Un Peintre faiſoit voir un grand Tableau d'optique :
Du ſpectateur ſurpris l'œil au loin s'égaroit
Dans les vaſtes débris d'un édifice antique
Qu'avec plaiſir il parcouroit.
Bref, du ſçavant pinceau tel étoit l'artifice
Que plus d'un antiquaire, en cette occaſion,
Pleura ſur les débris d'un ſi bel édifice :
Rare effet de l'illuſion !
Entre autres Spectateurs, ſe trouva, d'avanture,
Un bon Bourgeois, très-riche, & fort peu connoiſſeur,
Qui, de ce chef-d'œuvre en peinture,
Voulut devenir poſſeſſeur.
Pour avoir de plaiſir une doſe complette,
Il acheta l'Optique, & ſe félicitant
D'avoir fait le premier une ſi bonne emplette,
Chez lui fit emporter le Tableau dans l'inſtant.
Mais, admirez l'effet du talent pittoreſque !
L'Optique déplacé, devint un vrai groteſque.
Ouais ! quel changement eſt-ce là,
S'écria notre homme en furie !
Je veux avoir raiſon de cette fourberie.
Quelqu'un lui dit : reſtez-en là.
Profitez ſeulement d'une telle avanture,
Pour être, à l'avenir, plus ſage de moitié ;
Et retenez qu'il eſt des morceaux en peinture,
Qui charment, vûs de loin, & de près, font pitié.

Vous pouvez au tableau comparer maintes piéces,
Et la votre ſur tout.

M. DESBROCHURES.

Quoique de mes eſpeces
Cet apologue-là ne me rembourſe point,
Je veux faire avec vous un marché ſur ce point.
Vous êtes le plus doux des Ecrivains affables,
Permettez que je faſſe un recueil de vos Fables;
Je vous les garantis ſur papier le plus fin:
En caractéres neufs, vignettes; tout enfin
Pourra vous contenter; & dans mes mains j'eſpere
Que vos fils deviendront plus dignes de leur pere.

ESOPE.

Non, Monſieur, je craindrois que cette impreſſion
Ne m'expoſât moi-même à reſtitution.

M. DESBROCHURES.

Pour vous faciliter un ſi bonne affaire,
Nous ſerons de moitié, ſi vous voulez la faire.

ESOPE.

C'eſt montrer trop de zéle, en ſuivant votre goût,
Votre moitié du gain pourroit valoir le tout.
Adieu. Quel eſt cet homme? Il paroît bien timide;
Cette crainte, après tout, n'eſt pas un mauvais guide.

SCENE VII.

ESOPE, ERASTE.

ERASTE *faiſant pluſieurs révérences.*

Peut-être mon abord a lieu de vous fâcher;
Car tant de gens ici viennent vous empêcher.....

ESOPE *doucement.*

A les entretenir mon eſprit ſe délaſſe.

ERASTE.

Je venois en ces lieux vous prier d'une grace,
Mais j'appréhende bien de me voir refuſer.

ESOPE.

Au succès de vos vœux, qui pourroit s'opposer ;

ERASTE.

Nous sommes deux enfans, un garçon, une fille ;
Mon pere est vraiment riche, & de bonne famille ;
Mais je n'ai point d'esprit, & voilà mon malheur ;
J'en ressens, chaque jour, une vive douleur.
A vingt ans accomplis n'avoir point de génie !
J'en suis honteux : je n'ose aller en compagnie.

ESOPE.

Consolez-vous ; on peut remedier à tout.

ERASTE.

Que vous me rendez aise !

ESOPE.

Ecoutez jusqu'au bout.
Avez-vous un bon cœur ? C'est à quoi je m'attache ;
Car le manque d'esprit n'est qu'une foible tache.

ERASTE.

Oh, vraiment, pour le cœur, je l'ai bon, Dieu merci.

ESOPE

J'augure bien du tout sur cet article-ci.

ERASTE.

Quand on gronde ma sœur, je m'afflige autant qu'elle.

ESOPE.

Je vous suppose donc une ame noble & belle.
Eh ! que feroit de plus l'esprit pour votre honneur,
Pour votre avancement, & pour votre bonheur ?
Non, je croirois vous faire un présent trop funeste ;
Vivez bien : l'honnête homme a de l'esprit de reste.
Vous en avez, Monsieur, quand vous en demandez.

ERASTE.

Je serai trop heureux, si vous me l'accordez.

ESOPE.

J'oblige volontiers, lorsque je puis le faire ;
Mais mon zéle, en ceci, ne peut vous satisfaire.
Tel qu'il est, notre esprit est un présent des Cieux ;
Mais est-il donc, enfin, un bien si précieux,
Que quelques traits marquez vous les faſſent connoître,

Il nous fait des jaloux, & nous excite à l'être.
Pour un bien qu'il opere, il cauſe mille maux,
Pour un ami qu'il donne, il fait mille rivaux.
De la droite raiſon dès qu'il perd les veſtiges,
Ridicule, inſolent, & fertile en preſtiges,
De quiconque l'attaque il ne ſe rend vainqueur,
Qu'aux dépens du bon ſens, & même du bon cœur.
Jamais pour la ſageſſe il n'eſt une reſſource,
Et des plus grands défauts ſouvent il eſt la ſource.
Pouvez-vous rechercher un guide corrompu,
Qui fait tout pour le vice, & rien pour la vertu ?
L'eſprit fait que l'on brille & le cœur fait qu'on aime,
L'eſprit ne vit qu'un tems, n'eſt bon que pour lui-même.
Mais le cœur excellent, par un deſtin plus beau,
Eſt bon pour tout le monde, & vit dans le tombeau.

ERASTE.

Je ſuis tout attendri des choſes que vous dites,
Ah ! que n'ai-je chez nous vos maximes écrites !
Je les reciterois demain tout couramment !
Cependant.....

ESOPE.

Cependant, avouez franchement
Que vous croyez encor l'eſprit fort néceſſaire ?

ERASTE.

Eh ! mais....

ESOPE.

Allons courage : il faut être ſincere.

ERASTE *à part.*

Je ne puis m'expliquer. Que je ſuis malheureux !
(haut.)
Seigneur, c'eſt que je ſuis....

ESOPE *doucement.*

Quoi ! dites ?

ERASME.

Amoureux.

ESOPE,

Amoureux ? Calmez-vous. L'Amour n'eſt point un crime,
Quand il a pour objet quelqu'un digne d'eſtime,

ERASTE.

Oh ! je n'ai ſur cela rien à me reprocher ;
Angelique eſt bien ſage ; on n'oſe l'approcher.
Et puis elle eſt ſi belle !

ESOPE.

Oh ! cela ſe devine ;
Ce qu'on aime eſt toujours d'une beauté divine.

ERASTE.

Mais elle a de l'eſprit ; & moi je n'en ai pas.
J'ai de plus un rival, un nommé Licidas,
Qui fait la Poëſie, & cela m'inquiéte ;
Ne pourriez-vous m'apprendre à devenir Poëte ?

ESOPE.

Il faut que je vous faſſe un Conte ſur ce point :
Mais écoutez-le bien, & ne l'oubliez point.

LE PIGEON AMOUREUX.

D'Une gentille Tourterelle,
Un Pigeon étoit amoureux ;
D'autre part, un Serin s'égoſilloit pour elle :
Il parut au Pigeon un rival dangereux.
L'Oiſeau de Canarie avoit la voix fort belle :
La Muſique attendrit une beauté rebelle,
Du moins notre Pigeon l'aimaginoit ainſi.
Chaque jour le Serin diſoit chanſon nouvelle,
Et chaque jour auſſi,
Le Pigeon maudiſſoit, C ſol ut, B. fa ſi.
Car hélas ! le pauvret, n'avoit même avantage.
Dans ſon exterieur, point de belles façons ;
Dans la tête point de chanſons :
Et qui pis eſt encor, peu d'eſprit en partage.
Près de celle qu'il adoroit
Ses regards ſeulement exprimoient ſon hommage ;
Quelques tendres ſoûpirs formoient tout ſon ramage ;
Mais ſur le même ton toujours il ſoûpiroit ;
Auſſi pour lui nulle eſpérance,

Tandis que le Serin chantoit en aſſurance.
Le jour vint cependant qu'il fallut faire un choix,
La Tourterelle, d'un air tendre,
Dit au Pigeon : mon cher, je vous donne ma voix.
Un cœur vraiment épris ſe fait aſſez entendre.
Le veritable amour s'énonce ſimplement ;
Quand on parle ſi bien, on aime foiblement.
Je préfere le cœur du Pigeon qui roucoule,
Aux accens du Serin qui chante joliment :
En amour, le vrai bonheur roule,
Beaucoup moins ſur l'eſprit, que ſur le ſentiment.

ERASTE.

Angelique ſçaura bien-tôt cette nouvelle.
Puiſſe-t'elle, à ſon tour faire la Tourterelle !

ESOPE.

Mais quel Homme, en ſifflant, vient noüer l'entretien?
D'un fieffé petit Maître il a tout le maintien.

SCENE VIII.

ESOPE, VALERE.

VALERE *entre en ſifflant.*

AH ! je vous trouve enfin ! mais ce n'eſt pas ſans peine ;
Pour vous joindre, mon cher, on ſe met hors d'haleine,

ESOPE.

On me fait trop d'honneur.

VALERE.

Eh ! briſons ſur cela ;
Je ſuis tout décidé ſur cet article-là.
Sur votre compte on ſçait, mon cher, on ſçait de reſte,
Comme l'on doit penſer ; mais vous êtes modeſte ;
Et je vous en eſtime encor plus ſur ma foi.
J'aime la modeſtie, & c'eſt mon foible à moi.

ESOPE *à part.*

Je m'en aperçois bien.

VALERE.

Oüi, j'ai l'ame ravie,
De vous entretenir; car ma plus forte envie
Fut toûjours de vous voir avec moi de moitié,
Dans une liaiſon d'eſtime & d'amitié.

ESOPE.

Vous m'honorez beaucoup....

VALERE.

Que dites-vous encore?
Parbleu, je compte bien, que c'eſt moi que j'honore:
Comment? chez Apollon, votre maître eſt le mien,
Vous êtes, m'a-t'on dit, fort bien, du dernier bien,
Dabord, il vous a mis dans la premiere Claſſe,
Et je l'approuve fort.

ESOPE.

Epargnez moi, de grace.

VALERE.

Si bien done qu'en dépit de tous autres Cenſeurs,
Vous allez réformer les neufs ſçavantes Sœurs?
Vous avez ſur ce point liberté toute entiere?
Voilà dequoi fronder, & belle eſt la matiére.
Le beau Champ à courir! car, ſoit dit entre nous,
Tout dans le docte Empire eſt ſans deſſus deſſous.
Le Spectateur va-t'il à quelque Tragédie?
Il y rit: paſſe-t'il à quelque Comédie?
Il y pleure; ajoutez cent mille autres travers,
Qui mettent chaque jour la Raiſon à l'envers.
Tirez, morbleu, tirez ſur tous les ridicules;
Faites leur avaller ces ameres pillules,
Que l'on nomme Brocards, Epigrammes, bons mots,
Et purgez l'Univers des ſottes & des ſots.
J'aime à les voir dauber.

ESOPE.

La ſotiſe eſt riſible,
Ce n'eſt jamais qu'aux ſots qu'elle devient nuiſible;
Mais d'un vice odieux un mortel infecté,
Porte le mauvais air dans la ſociété.
Rions du ridicule & pleurons ſur le vice.

Je

Je croirois donc, Monſieur, rendre un plus grand ſervice,
(Si, pour en rendre ici, j'étois aſſez heureux)
En frondant les abus communs & dangéreux,
Qu'en faiſant remarquer de légeres folies,
Par qui les bonnes mœurs ne ſont point avilies:
Il eſt moins glorieux de ſe voir le Vainqueur
Des défauts de l'eſprit, que des vices du cœur.

VALERE.

Fort bien. Oh ç'a! Je vois que vous êtes un homme
De grands ſens, de bon goût; c'eſt pourquoi je vous ſomme,
En qualité d'Ami, de dire déſormais,
Votre avis ſur mes vers, & ne flattez jamais.
Vous paroiſſez ſurpris d'entendre ce langage;
Un homme tel que moi faiſeurs de Vers! je gage,
Que de me voir Auteur vous êtes étonné;
A ma taille, à mon air, l'auriez-vous deviné?
Non; je m'en doute bien: je ſuis un Phénomene:
Un Poëte vulgaire autrement ſe démenne.
Il eſt gauche, il eſt lourd, il ſe préſente mal:
Tant en gros qu'en détail, c'eſt un franc animal.
Son air gai n'eſt jamais qu'un agrément poſtiche.
Accroché par la rime ou bien par l'hémiſtiche,
Il ne donne le jour à ſes productions,
Qu'au milieu des douleurs & des contorſions.
Ce qu'il arrache enfin, au travail, aux grimaces,
Je l'obtiens des plaiſirs, des jeux, des ris, des graces;
Et par de jolis vers, fruits de ma belle humeur,
J'enrichis le Public & jamais l'Imprimeur.

ESOPE.

Et dans quel genre encor s'exerce votre Muſe?

VALERE.

Elle choiſit toûjours un ſujet qui l'amuſe.
Quand on voit le grand monde on eſt bientôt inſtruit
Des plaiſans incidens que le hazard produit.
Dès qu'une nouveauté s'empare de la Ville,
Je mets en jeu le Conte, ou bien le Vaudeville.
Je ſaiſis l'Anecdote encor dans le berceau,
Je la brode, la rime, & j'en fais un morceau

B

Qui circule, qui prend, & que chacun s'arrache ;
Malgré-moi, le génie, y poſe mon attache.
J'aime quand le ſujet eſt tant ſoit peut gaillard :
Et lorſque la pudeur jouë ... à Colin Maillard.
J'ai toûjours au beſoin la Phraſe générale,
Et je place à propos deux couches de morale :
La peſte ! je ſçais trop qu'il faut. ...

ESOPE.

Contes en l'air !
La morale eſt obſcure & l'équivoque eſt clair.
Croyez-moi, choiſiſſez, ſi vous voulez écrire,
Un genre plus louable & qui vous faſſe lire.

VALERE.

Par une fine gaze, on remédie à tout.

ESOPE.

J'ai le foible, Monſieur, d'être d'un autre goût.
A quoi bon votre gaze ? il faudroit mieux, je penſe ;
De toute draperie, épargner la dépenſe,
En prenant des ſujets qui puſſent s'en paſſer,
Et laiſſant à l'écart ceux qui peuvent bleſſer.

VALERE.

Vous êtes ennemi du galant badinage ;
Cet article, en effet, ne ſied bien qu'à mon âge.
Mais au votre l'on eſt cauſtique & ſérieux :
Cherchons donc un morceau qui vous conviendra mieux.
(*Il tire un Papier.*)

ESOPE.

Et c'eſt ?

VALERE.

Une Epigramme : Eh bien ? Je vous attrape ;
Vous allez, j'en ſuis ſûr, mon cher, mordre à la grappe.

ESOPE.

Ecoutez ; c'eſt ſelon : il eſt de ces morceaux
Dont on doit faire cas quand ils ſont généraux.

VALERE.

Généraux ? Eh ! fi donc de pareilles critiques
N'auroient nul ſel : qui dit Vers épigrammatiques ;
Dit aſſez clairement, qu'il faut que chaque trait,

Désigne le Faquin dont on fait le portrait.

ESOPE.

La critique, si-tôt qu'on la rend personnelle,
Cesse d'être instructive & devient criminelle.
Mais il est bon, Monsieur, que je sois éclairci.....

VALERE.

Motus! c'est contre un Grand que j'ai fait celle-ci.

ESOPE.

Contre un Grand!... Vous jouez, par cette folle audace,
A vous perdre, Monsieur, sans orner le Parnasse.
J'ai toûjours entendu qu'un Auteur circonspect,
Doit porter dans ses Vers un sincere respect
Aux Dieux, aux Rois, aux Grands, aux Belles, à lui-même.

VALERE.

Maxime de Poltron!

ESOPE.

Chacun a son sistême.

VALERE.

Mais le votre est mauvais, mon cher, & très-mauvais,
Oh! vous n'irez pas loin.

ESOPE.

Je ne sçais où je vais.
Car tout homme ici-bas, sur son sort ne voit goûte:
Mais je crains moins que vous, de broncher sur la route:
Sans la Raison, Monsieur, loin de nous éclairer,
L'esprit le plus brillant sert à nous égarer,
Ne vaudroit-il pas mieux avoir moins de génie?...

VALERE.

J'allois faire du votre une estime infinie;
Mais, parbleu, j'en rabats quinze & bisque.

ESOPE.

Fort bien,
Vous pouvez tout m'ôter, sans que j'y perdre rien.
Mais auriez-vous le tems d'écouter une Fable?

VALERE.

Oüi-da; c'est Vers, pour Vers & le troc est faisable.

ESOPE.

Vous n'y trouverez point de ces termes gaillards,

Dont vous enjolivez vos contes égrillards,
Ni de ces traits mordans que dans votre critique;
Un eſprit médiſant donne pour ſel attique:
Mais vous y trouverez, j'oſe au moins m'en flatter,
Un vrai, dont le piquant inſtruit ſans inſulter.

L'ABEILLE ET L'ARAIGNE'E.

DEs le matin ſur une Roſe,
Brillante, fraîchement écloſe,
Ornement de la Terre & vrai préſent du Ciel,
Dame Abeille trouva Demoiſelle Araignée.
Notre Ouvriere en fil ne fut point épargnée
Par la Fabriquante de Miel.
De quel droit oſes-tu te loger ſur mes Terres,
Dit l'Abeille en courroux? Ton ſouffle empoiſonné,
Soüille l'émail de nos Parterres,
Et de nos fleurs, par toi, le teint eſt prophané....
Je te trouve plaiſante! Eſt-ce là ton affaire?
Toi-même en ce Jardin, dis-moi, que viens-tu faire?
Répondit fiérement l'Inſecte vénimeux;
Eſt-ce pour toi ſeule, que Flore,
A pris ſoin de les faire éclore,
Ces fleurs? & ton mérite eſt-il donc ſi fameux,
Qu'il doive m'éloigner.... Je t'entens dit l'Abeille,
Sur le Lys éclatant, ſur la Roſe vermeille,
Tu prétens, à ce que je voi,
Avoir le même droit que moi.
Fais en donc un meilleur uſage,
Ou je te chaſſe avec raiſon.

La Fleur produit le miel dans la bouche du Sage;
Mais dans celle du Fou, ſon ſuc eſt un poiſon.
L'Art de la Poëſie eſt un Art admirable,
Et qui peut réunir l'utile & l'agréable.
Mais vous le profanez; & cette belle fleur,
Dont on vante, en tous lieux, le parfum, la couleur,
Devient, entre vos mains, une plante funeſte;

Digitized by Google

Et ſa flatteuſe odeur, un poiſon qu'on déteſte!

VALERE.

Ce morceau-là, vraiment, eſt travailé, poli;
Et j'y vois de quoi faire un conte fort joli;
Mais il eſt ſérieux & froid juſqu'à la glace:
Je le réchaufferois, mon cher, à votre place.
On devient inſipide avec trop de raiſon.
Notre eſprit eſt ſi ſot, quand il eſt en priſon!

ESOPE.

Oüi: mais, lorſqu'il eſt libre, il n'a qu'un pas à faire
Pour être libertin.

VALERE.

Oh! c'eſt une autre affaire.
Je n'aprouve pas, moi, qu'il ſoit un libertin:
Je le veux ſeulement badin, vif & mutin.
Il eſt certains détours, pour cela, qu'il faut prendre:
Vous ignorez cet Art, & je veux vous l'apprendre.
Venez me voir. Adieu; je m'enfuis promptement;
Car je ſens que le froid me gagne en ce moment.
(*Valere ſort, en chantant*: Revenez, revenez
Liberté charmante.)

ESOPE.

Je lui pardonnerois ſa folle étourderie,
S'il avoit plus de mœurs, & moins d'effronterie.

SCENE IX. & derniere.

APOLLON, ESOPE, LA RAISON, LA RIME.

APOLLON *s'adreſſant à la Raiſon & à la Rime.*

NE parlons plus de rien; les éclairciſſemens
Sont trop ſouvent l'écueil des raccommodemens;
Ne ſongez déſormais qu'à vivre bien enſemble.
(*à Eſope.*)
Que ne te dois-je pas! C'eſt toi qui les raſſemble;
Cher Eſope.

ESOPE.

Ah ! Seigneur, l'honneur vous en eſt dû.
Sans votre auguſte appui, m'auroit-on entendu ?

LA RIME *a la Raiſon.*

Ainſi vous ſongerez à devenir aimable ?

LA RAISON *a la Rime.*

Et vous me promettez d'être plus raiſonnable ?

ESOPE.

La Raiſon doit aimer tout ce qui peut l'orner,
Et la Rime a beſoin d'apprendre à raiſonner.

LA RIME *embraſſant la Raiſon.*

Dans cet embraſſement, dont la douceur nous lie,
Etouffons votre flegme ainſi que ma folie.

LA RAISON.

J'y conſens : & les jeux que j'avois exilés,
Par mon ordre, en ces lieux, vont être rappellés.

LA RIME.

A ce cadeau je vois que vous êtes changée ;
Car la danſe par vous étoit fort négligée.

APOLLON.

Les plaiſirs & les jeux ſont ici de ſaiſon,
Quand on y voit la Rime unie à la Raiſon.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

SAns la Raiſon
Sans cette agréable Maîtreſſe,
La plus douce allégreſſe
N'eſt qu'une fatale yvreſſe,
Et le moindre chagrin, un funeſte poiſon :
Mais loin d'ici la Raiſon qui nous gêne,
Dans nos plus innocens déſirs ;
Elle doit être la Reine,
Et non le Tyran des plaiſirs.

VAUDEVILLE.

IL eſt une aimable folie
Qu'on peut écouter,
Par qui la ſageſſe embellie,
Se fait mieux goûter.
Malheur à qui nous fait un crime
D'un Madrigal, d'une Chanſon.
Celui qui dédaigne la Rime,
Ne connoît gueres la Raiſon.

Lucile aimoit le jeune Alcandre;
Plumet indigent:
On la marie au vieux Nicandre,
Pourquoi? Pour de l'argent.
Pour l'Epouſe, quel voiſinage!
Pour l'Epoux, quelle liaiſon!
Ils vont s'accorder en ménage,
Comme la Rime & la Raiſon.

Par une triſte deſtinée,
Deux cœurs amoureux,
A peine unis par l'Hymenée,
Ceſſent d'être heureux:
C'eſt que, ne rimant plus enſemble;
Deux Epoux ſont comme en priſon,
Lorſque le nœud qui les raſſemble,
N'eſt formé que par la Raiſon.

Ah! Morbleu, la ſotte manie,
Que celle des Vers!
Elle met, en cérémonie,
La tête à l'envers.
De l'Art d'écrire, à l'art de boire;

Est-il quelque comparaison ?
Quand je dis : Verse à moi Grégoire !
J'unis la Rime & la Raison.

Un jour, le rusé Thimarette,
Sçut pour un bouquet,
Attirer l'innocente Anette
Au fond d'un Bosquet.
J'ignore tout ce qu'ils se dirent :
Mais, malgré cette trahison,
Je soupçonne qu'ils s'entendirent
Mieux que la Rime & la Raison.

Je ris quand je vois une Mere,
Dans un jeune cœur,
Opposer la Sagesse amere
A mon air vainqueur ;
Eh ! songez, Meres de famille ;
Songez qu'il est une saison,
Où le cœur d'une pauvre fille
N'entend ni Rime, ni Raison.

Pour inspirer de bons Ouvrages ;
Sages Spectateurs :
Encouragez par vos suffrages,
Nos jeunes Auteurs.
Celui qui par ma voix s'exprime ;
Du Public attend sa leçon :
C'est nous qui vous donnons la Rime ;
Mais vous nous donnez la Raison.

FIN.

RE'PONSE DE M. PESSELIER

A la Lettre de l'Auteur du POUR & CONTRE

Sur la Comédie d'Ésope au Parnasse.

MONSIEUR,

Je ne mériterois point la peine que vous avez prise d'extraire ma Piéce avec attention, & la bonté que vous avez eu de m'en faire remarquer les defauts, si je ne vous en faisois aujourd'hui mes sinceres remercimens. J'étois déja disposé à vous écouter comme homme de Lettres; le titre d'*Ami* que vous voulez-bien prendre avec moi, & que je voudrois pouvoir mériter, augmente encore ma confiance & ma docilité. Permettez néanmoins que je vous fasse quelques observations; je vous supplie de les envisager moins comme une justification dans les formes, des endroits que vous critiquez, que comme des éclaircissemens qui pourront les faire trouver plus supportables.

Je vous avouerai d'abord mon erreur au sujet du Titre de la Piéce; j'ai crû l'avoir rempli. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'autres choses à dire, pour la Réforme du *Parnasse*, mais toutes n'auroient pas été *théatrales*. Je doute, par exemple, que les *Arts* & les *Sciences* (j'entens, comme vous, ceux qui les professent & qui les cultivent) je doute, dis-je, que de pareils objets eussent pû figurer agréablement sur la Scéne; les Personnages que vous d'indiquez auroient peut-être fourni d'excellens Dialogues, mais auroient-ils produit des Scénes intéressantes pour tout le monde? D'ailleurs, daignez faire attention, Monsieur, que je n'ai saisi que le côté *Moral* du *Parnasse*, & que je n'ai point eu en vûe le côté *Litteraire*. Plusieurs personnes croyoient que ma Piéce seroit une censure des Ouvrages du tems; la matiere eût fourni suffisament, & j'y aurois gagné en un sens: mais toutes réfléxions faites, j'ai cru que l'on me sçauroit bon gré de m'attacher à la critique des mœurs, préferablement à celle des Ouvrages d'esprit, par la raison qu'Ésope dit lui-même au petit Maître Auteur.

Qu'il eſt moins glorieux de ſe voir le vainqueur
Des défauts de l'*Eſprit*, que des vices du *Cœur*.

J'ai ſenti comme vous, Monſieur, les inconveniens de l'allegorie que j'ai employée pour lier, en quelque façon, les Scénes de ma Piéce; mais je vous avuë quu mon imagination ne m'ayant malheureuſement rien fourni de mieux, j'ai cru devoir en faire uſage, plutôt que d'offrir au Public des Scénes abſolument détachées, une Piéce ſans *Dénouëment* : car, à tout prendre, on peut donner ce nom à la réconciliation de la *Rime* & de la *Raiſon*.

Je ne paſſerai pas ſi facilement condamnation ſur la Scéne de la jeune Veune; pardonnez-moi, Monſieur, cette petite reſiſtance; ne fût-ce qu'en faveur de ce Sexe aimable, qu'a mon âge (comme vous le dites fort bien) on ménage avec une attention toute particuliere. Eh! quel eſt le tems où l'on ne cherche point à le mettre dans ſon parti? Cette Scéne eſt du reſſort d'Eſope au Parnaſſe, dans un ſiécle.

Où le Sexe, au Parnaſſe, a fourni des *Saphos*.

Je me félicite d'avoir ſçû intereſſer pour quelque choſe les Dames, à une Piéce, dont le Titre ſeul pouvoit les rebuter.

A l'égard de la Scéne de *Trotenville*, à l'exception de la tirade que vous adoptez vous-même, elle n'a jamais été de mon goût. Je l'aurois traitée plus noblement, s'il n'eût fallu jetter du Comique dans une Piéce, déja trop ſerieuſe par elle-même. J'étois d'ailleurs obligé d'obéir aux circonſtances. Ma Piéce a été joüée dans une ſaiſon qui exigeoit certains ménagemens pour les Acteurs que j'avois à placer. J'en perdois un excellent dans ſon genre, ſans la Scéne de *Trotenville*, le ſeul rolle qui pût lui convenir. Il faut économiſer dans un tems d'adverſité.

Je dirois les même choſes en faveur de la Scéne du *Libraire*, ſi je pouvois convenir qu'elle ait été capable de faire tort à la Piéce, avec le *tour ingénieux* que vous voulez bien lui prêter.

La Scéne du jeune homme qui demande de l'eſprit, entroit naturellement dans le plan moral que je m'étois tracé, puiſque, de votre aveu, Monſieur, *elle amenne l'occaſion d'établir la*

prééminence que le Cœur *a ſur l'*Eſprit.

Au ſurplus, Monſieur, ſans adopter dans toute leur étenduë, les Eloges dont vous honnorez ce petit Ouvrage, je ſouſcris avec plaiſir à la critique que vous en faites, loin de la trouver trop ſevére. Je n'ai à me plaindre que de n'être point en état de faire oublier par de meilleurs écrits, les fautes que vous me réprochez avec autant de juſteſſe que d'indulgence. C'eſt en m'efforçant de mettre vos conſeils à profit, que je veux prouver combien j'en ſuis reconnoiſſant. Mais comme vous m'avez obligé publiquement, permettez que votre feuille inſtruiſe le Public de ma ſincere reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être, très-ſincerement, Monſieur,

Votre, &c.

REPONSE DE L'AUTEUR

D'ESOPE AU PARNASSE,

*A la Lettre que Madame la Marquiſe Du**** a écrite au ſujet de cette Piéce, a une de ſes amies.*

MADAME,

Que je ſçai bon gré à votre amie, de la petite infidélité qu'elle vous a faite, en publiant votre Lettre, puiſqu'elle m'a procuré le plaiſir de la lire, & d'en profiter.

Vous avez pû juger, Madame, par la troiſiéme Scéne de cette Piéce, combien je fais cas du ſuffrage & de la cenſure de votre Sexe. En effet,

„ Quelle eſt, de chaque Auteur, la principale affaire ?
„ De vous faire approuver le fruits de leurs travaux.
„ C'eſt vous qui nous aidez à vaincre nos Rivaux.

Je vous avouë néanmoins, que votre Lettre m'a embaraſſé : Vous m'avez paru d'abord décidée contre la Piéce, mais ce n'étoit point ſans quelque retour en ma faveur, puiſque je vous ai vûë enſuite prodiguer à l'Ouvrage & à l'Auteur, des éloges qu'ils ne méritent ni l'un ni l'autre.

Vous ne trouvez point aſſez de *Comique* dans *Eſope au Parnaſſe*. Diſons mieux : vous n'en trouvez point du tout. J'avouë qu'il n'offre point celui des ſituations, ni celui des plaiſanteries qui font rire par éclats ; mais ce *Comique*, eſt-il le ſeul qui ſoit de miſe ? Celui qui fait rire l'eſprit, n'eſt-il pas, à beaucoup d'égards, préferable à l'autre ?

Je ne croirai jamais, Madame, que vous ayez pû vous étonner un ſeul inſtant, du Perſonnage d'*Eſope* débitant des *Fables* ſur le Théatre Françaiſ ? Pouvoit-il y faire autre choſe ? & n'étois-je pas ſuffiſament autoriſé par l'exemple d'*Eſope à la Ville* & d'*Eſope à la Cour*, de M. Bourſault, que j'au-

rois voulu pouvoir imiter en tout, comme je le témoigne moi-même par ces Vers de la premiere Scéne.

Je recevois alors d'un plus heureux Génie
Des ſecours, que le Ciel aujourd'hui me dénie.

Un jeune homme (Eraſte) ſans monde, ſans experience, qui croit les Vers indiſpenſables pour les Amans, n'étoit-il pas du reſſort d'*Eſope au Parnaſſe*, & puis-je me repentir d'y avoir fait entrer une Scéne qui a principalement fait enviſager en moi les bons *ſentimens* que vous daignez, Madame, y remarquer? J'ai crû m'apercevoir d'ailleurs, que cette Scéne intereſſoit également l'un & l'autre Sexe: ſerez-vous la ſeule perſonne qui la déſaprouve? Eh! ſi quelqu'un avoit à la critiquer, falloit-il que ce fût une Dame? La *Fable du Pigeon* décide le contraire.

Enfin, Madame, vous refuſez impitoyablement à ma Piéce, le titre de *Comédie*. Je ne chicanerai point ſur les termes; nommez-la comme il vous plaira, pourvû qu'elle ait le bonheur de vous plaire, & que le Public veuille bien lui accorder ſes ſuffrages. On m'a fait la même objection lors de l'*Ecole du Tems* *. J'y ai répondu de mon mieux, d'après M. *de Boiſſy*, que vous loüez, Madame, avec tant de raiſon. Il a eſſuyé le même réproche ſur ſes Piéces Epiſodiques, auſquelles il a crû pouvoir donner le titre de *Comédies*. Je n'ai donc rien innové en ce genre.

Je reconnois avec vous que ce n'eſt pas le meilleur à beaucoup près. Je conviens auſſi, du fond du cœur, que je ne poſſéde point les talens aimables & brillans qui ont fait réuſſir M. *de Boiſſy*. Mais remarquez, s'il vous plaît, Madame, que les *Anecdotes* dont cet ingénieux Auteur a ſi bien ſçû faire uſage dans ſes Piéces *Epiſodi-Allegoriques*, (comme vous les nommez) en ont rendu la réuſſite encore plus éclatante; j'ai ſuivi d'autres idées. Mon plan n'étant que de ſaiſir le côté *Moral* du Parnaſſe, je me ſuis abſtenu des Scénes que l'on nomme *Vaudevilles*, & qui jettent

* *Voyez la Lettre Critique, & ma Réponſe, dans la derniére édition de cette Piéce.*

dans ces ſortes de Piéces, cette vivacité, cet enjoüement, que vous déſiriez dans la mienne.

Vous obſervez judicieuſement, Madame, que ce mauvais genre de *Comédies* (paſſez-moi le dernier mot) a été imaginé par la pareſſe & par l'indigence des Auteurs. Voilà mon portrait en deux mots, & peut-être auſſi mon apologie. Oui, Madame, je ſuis cet Auteur *Pareſſeux*, que les difficultez d'une intrigue ont ſouvent rebuté. Je ſuis cet Auteur *Indigent*, qui, manquant de reſſource, ſe ſauve comme il peut. Ajoutez à cela, un peu de prudence qui m'a retenu juſqu'à préſent dans une ſphere plus commode & plus convenable à la portée de mon imagination. Il faut ſçavoir eſſayer ſon vol, & ne pas le meſurer toujours à ſon ambition.

Au ſurplus, ſçavez-vous bien, Madame, que ſur votre parole on va me prendre pour un *Novateur*, qui veut anéantir le goût de la *bonne Comédie*; & en verité, c'eſt en tout ſens, me rendre un fort mauvais office. D'un côté, le Rolle que vous me prêtez n'eſt point dans mon ſentiment; & de l'autre, il faudroit un meilleur Acteur que moi pour faire valoir un ſi mauvais Perſonnage. Trouvez bon que je me renferme dans ce qui me regarde, ſans jamais oſer lever ſur la Scéne, l'Etendart de la ſédition.

J'aurois, mieux aimé, à vous dire le vrai, que votre attention pour moi ſe fût tournée du côté des fautes de détail, que vous avez, dites-vous, remarquées dans ma Piéce. Permettez que je vous diſe qu'il y a de votre part un peu de cruauté, de ne me point indiquer les *Penſées fauſſes* qui ſont dans *Eſope au Parnaſſe*. Vous m'abandonnez préciſement où votre ſecours me ſeroit le plus eſſentiel. Mais je vous dois toujours beaucoup, puiſque vous avez la bonté de me rendre juſtice ſur le ſeul point dont je ſois jaloux. Ce ſont les *ſentimens*. C'eſt la ſeule eſpéce de loüanges que j'ai toujours ambitionnée.

L'indulgence que vous avez pour la foibleſſe de mon âge & de mes talens, vous en fait concevoir une idée que je voudrois pouvoir réaliſer un jour. A tout hazard, j'accepte l'augure ; puiſſe t'il s'accomplir ! Vous, Madame, ſoyez la Muſe à qui j'aurai dû une ſi bonne inſpiration !

J'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement,

MADAME,

Votre très-humble, &c.